

Prologue

Le capitaine Joseph Dumoulin range sa montre dans la poche intérieure de sa veste. Il est 2 h 10 du matin. C'est une nuit d'encre, tiède malgré la fraîcheur de l'air marin, qu'il contemple du pont de la goélette. Déjà, nous sommes au cœur de l'été. Le cuir de son visage, tanné par le vent et le soleil, s'étire en un rictus et son front se plisse, accentuant les crevasses qu'y a creusées sa vie. Les grands espaces, l'adrénaline, les envies, la fatigue, le retour à la maison... les fourmis dans les jambes. Un nouvel appareillage, immanquablement. Une nouvelle mission, toujours. Les rivages qu'il préfère s'éloignant ou au contraire s'approchant, ces rivages qui, d'une façon ou d'une autre, ne sont un réconfort que quand il les voit de loin. Puis la grande bouffée d'air, qu'il savoure comme une lampée de liberté au début de chaque expédition, et ces émois sans pareils, les grands émois du grand large et des éléments. Ne plus savoir au-devant de quoi l'on navigue, avec mille mystères sous la coque

et l'immensité du ciel à soi. Ne plus faire qu'un avec l'océan.

Le voyage n'a pas été si long cette fois, quelques semaines à peine. Un voyage plus court que les autres, une cargaison à quérir à Halifax, en plus d'une commission pour un contact. Rien de compliqué. Ce qui veut dire que l'envie de repartir ne se fera pas attendre, il le sait, mais qu'importe. Il s'en occupera au moment opportun.

Bientôt, ils arriveront à destination. Cette idée, malgré tout, le remplit de joie. Il pourra retrouver la chaleur du nid où son Anita l'attend, drapée d'indulgence pour son aventurier de mari. Il pourra manger un repas chaud et boire un bon whisky au Seaside Hotel, en compagnie de son ami Charles et d'autres vacanciers ; le cuisinier est toujours prêt à remplir le ventre affamé des invités comme des marins.

Un peu las mais serein, Joseph Dumoulin descend pesamment dans le ventre du bateau pour se rendre à sa cabine, dont il referme la porte derrière lui. Sur une tablette posée au mur du fond trône la Madone, statuette en bronze peinte de couleurs vives, à laquelle il remet sa destinée à chaque voyage en mer. La Vierge, à ce qu'on raconte, protège mariniers et navires, vieille tradition entendue lorsqu'il était matelot. Son mentor était convaincu qu'elle apaisait l'océan et enveloppait de bonne fortune l'embarcation et son équipage. Joseph s'est procuré ce porte-bonheur auprès d'un artisan il y a de nombreuses années, pendant un

voyage en France. Il a caché la statuette dans son sac, se jurant qu'elle lui porterait chance et que, s'il la chérissait, un jour elle ferait de lui un capitaine. Il ne s'en est jamais séparé, et jusqu'ici, la Madone a tenu parole.

Après avoir griffonné quelques notes dans son carnet, Dumoulin le referme et attache le lacet retenant fermée la couverture de cuir. Il songe à le ranger dans un tiroir, se demande s'il en a fini. Hésite. Puis il le place dans sa poche intérieure, à côté de sa montre de gousset, avant de remonter sur le pont. Le sommeil ne le trouve pas ce soir, malgré ses appels timides. Peut-être qu'au fond, il n'a pas tellement besoin de lui.

De retour à l'air libre sur le pont de tribord, le capitaine s'appuie contre le pavois, le regard posé vers l'horizon, imperceptible derrière un voile de brume. Le bateau avance à l'aveuglette, mais il connaît le chemin par cœur. L'équipage, bercé par le roulis du fleuve, est plongé dans un sommeil profond.

Soudain, une secousse, un craquement sourd du bois. Rien à signaler dans la brume épaisse. Il y a eu impact pourtant. Le plancher est pris de convulsions.

Joseph se rue vers la proue, aussitôt en alerte. Archibald Rioux, son premier officier, et le matelot Constant Bellefeuille ont été réveillés par le choc et les éclaboussures de l'eau, qui s'infiltré à grande vitesse dans la cale. Ils émergent sur le pont et se précipitent à son côté.

— Capitaine! Qu'est-ce qui se passe? demande Rioux, terrifié mais stoïque, en ouvrant grand sa bouche aux palettes manquantes, brisées dans une bagarre au printemps.

— Je ne sais pas, répond Dumoulin. On a été heurtés.

— Heurtés comment? On va couler??

— Réveillez les autres. Faites-les monter sur le pont.

— Oui, capitaine.

Les deux gaillards retournent à l'écoutille au pas de course, mais un seul regard à l'échelle les dissuade d'y descendre. Il est trop tard: l'eau a envahi la cale, emprisonnant le reste de l'équipage. Certains n'ont même pas eu le temps de se réveiller, noyés en un instant. D'autres gargouillent des hurlements, en vain. Leurs voix étouffées parviennent en haut, un écho fugace dans l'air de la nuit, un son lointain parmi le grincement de la coque fendue. Puis le silence de l'eau.

Le capitaine se dirige vers la timonerie et croise une jeune recrue dont il a oublié le nom.

— Délie les canots de sauvetage. Tout de suite!

Le matelot s'exécute. Dumoulin sait que ce sera en vain. Déjà, la goélette s'incline. C'est une question de minutes, et personne ne sera sauvé.

À la timonerie, il bouscule néanmoins l'homme de roue qui s'efforçait de maintenir le cap les dents serrées, et il prend le contrôle du gouvernail. Il tente

de le retenir jusqu'au dernier moment, les doigts crispés si fort sur ses rayons qu'il craint de se fracturer les os.

Quelques secondes à peine encore, et l'eau submerge la timonerie avec puissance, éjectant le capitaine. La force de la mer l'arrache à son navire qu'il voit couler à quelques mètres de lui, entraînant l'équipage et la cargaison dans les profondeurs. Il bat des jambes, des bras, avale de l'eau à grandes goulées, n'a bientôt plus de forces. Sans laisser la panique s'emparer de lui, il observe la descente aux abîmes de l'œuvre de sa vie. Un matelot gît non loin dans l'eau froide, son corps flotte à la surface, le visage tourné vers le fond. Un autre crie, des bulles désordonnées s'échappent de sa bouche, il tend la main. Joseph allonge son bras, veut l'atteindre, lui faire signe, l'apaiser, mais le Saint-Laurent a déjà trouvé le chemin jusqu'à ses poumons. Le regard possédé par l'effroi, le matelot sombre à son tour. Et dans le sillage de cette mort, celle du capitaine, qui n'aurait pas voulu, de toute façon, survivre à son vaisseau.

Cinq minutes. Il n'a fallu que cinq minutes pour que la goélette soit avalée par le fleuve silencieux qui n'en a fait qu'une bouchée, dans la quiétude du petit matin. Joseph Dumoulin n'a rien pu faire pour sauver ses hommes, ni son bateau. Il n'a même pas eu le temps de songer à son épouse, aux quatre enfants qu'il ne verra pas grandir. Il n'a pas eu le temps d'avoir peur.

Le Saint-Laurent est redevenu tranquille, comme si rien ne s'était produit, camouflant le moindre signe de lutte. Le calme règne. Plus aucune embarcation ne foule l'horizon. Une brume épaisse plane à la surface de l'eau, couvant un secret enfoui dans les profondeurs. La mer s'est tue, consciente d'avoir mal agi. Honteuse, ou bien rusée, elle cachera le fruit de ses emportements.

Pendant plus d'un siècle.